

Les sceaux de l'abbaye d'Hauterive

Autor(en): **Galbreath, Donald**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Annales fribourgeoises**

Band (Jahr): **14 (1926)**

Heft 3

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-817501>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Fig. 1

Sceau du couvent

LES SCEAUX DE L'ABBAYE D'HAUTERIVE

par DONALD GALBREATH.

L'étude des sceaux n'a plus besoin d'être défendue ou expliquée. On est généralement d'accord que pour la connaissance du moyen âge, ces petits documents fragiles sont d'une valeur inappréciable. Ce sont surtout les sceaux laïques, en général armoriés, qui ont attiré l'attention des savants, à cause de leur importance héraldique et généalogique, tandis que les sceaux ecclésiastiques, bien que beaucoup plus intéressants au point de vue artistique, ont été plutôt négligés. Nous espérons publier ceux que nous avons pu rassembler concernant le canton de Fribourg. Nous commencerons par les sceaux de l'abbaye d'Hauterive dont les archives, actuellement aux Archives de l'Etat, sont aussi remarquables par leur richesse que par leur bonne conservation. La plupart de ceux-ci sont tirés du fonds même d'Hauterive ; d'autres proviennent de collections diverses indiquées dans le texte ¹.

¹ Nous nous faisons un plaisir de rendre hommage à l'inlassable amabilité du personnel des Archives de l'Etat de Fribourg qui a facilité nos recherches de toutes les façons possibles. Nos remerciements vont aussi aux archivistes des Etats de Vaud et de Berne. A tous nous présentons l'expression de notre reconnaissance sincère.

La série des sceaux d'Hauterive est des plus complètes, et nous sommes loin d'en posséder de pareilles pour les autres monastères du pays ; en effet, des séries aussi riches sont extrêmement rares, soit en Suisse, soit ailleurs.

Les usages sigillaires des abbayes cisterciennes de tous les pays montrent une grande similarité due à la bonne réglementation de la part des chapitres généraux¹.

En 1200 le chapitre général ne permit que deux représentations dans les sceaux consistant : 1° en la seule effigie (scil. de l'abbé), avec la crosse ; 2° en une main tenant la crosse, sans effigie². En effet, notre premier sceau (fig. 2) représente l'abbé debout, tenant sa crosse et un livre (celui de la règle de saint Benoît). Il est d'une facture rudimentaire, répondant entièrement à la pauvreté et à la simplicité des premiers temps de l'Ordre. La légende porte : SIGILLUM ABBATIS ALTERIPE, d'accord avec les instructions générales du chapitre général, qui n'autorisait pas les abbés à se nommer dans leurs sceaux. Nous n'avons trouvé qu'un seul exemplaire de ce sceau, datant de 1232, du temps de l'abbé Hugues de Jegisdorf. Le libellé de la légende lui permettait de servir à plus d'un abbé et nous croyons qu'il fut gravé plutôt vers 1200.

La simplicité primitive de chaque réforme monacale ne dura guère. Les abbés qui bâtirent la belle église romane d'Hauterive ne purent se contenter de ce fruste petit sceau. Depuis 1247, sous Henri de Montmacon, nous trouvons un deuxième sceau (fig. 3), portant la même légende impersonnelle, mais faisant état d'un art très avancé et sûr de soi-même. L'abbé qui y est représenté assis, est d'un modelé très vigoureux, contrastant avec le travail plus

¹ Voir sur cette réglementation, le travail du P. Grégor Müller, *Von den Siegeln im Orden*, paru dans la *Cistercienserchronik* 1919, auquel nous avons fait de larges emprunts.

² « *Sola et simplici effigie cum baculo* », « *vel sine effigie cum manu et baculo* ».

délicat d'un dragon, emblème du mal, placé sous ses pieds¹.

Les représentations assises des abbés sont rares ; le deuxième sceau de saint Bernard le montre dans cette position, et dans la suite il se forma une tradition réservant ce genre de sceaux aux seuls abbés de Cîteaux². Notons encore que l'abbé porte presque toujours les vêtements sacerdotaux, dont la chasuble et l'amict sont les plus reconnaissables. Il n'y a que deux cas, comme on le verra plus loin, où l'abbé est représenté dans ses vêtements claustraux. Tel que le premier, ce deuxième sceau servit à plusieurs abbés ; il a été employé sans interruption jusqu'en 1319, et ne fut abandonné qu'à l'avènement de l'abbé Pierre Rych.

Si le sceau à légende impersonnelle avait l'avantage d'éviter des frais de gravure, lors des changements d'abbés, il présentait par contre de graves inconvénients, dont le principal était celui de ne pas indiquer l'époque de l'apposition du sceau ; ceci avait une grande importance parce que les actes n'étaient scellés parfois que longtemps après leur établissement. D'autre part, le fait que l'abbé usait seul du sceau et que les chapitres généraux défendaient formellement aux communautés d'en posséder un, rendait impossible le contrôle du couvent sur les actes passés par l'abbé. Tout en se conformant aux règles établies, on évita ces deux inconvénients en se servant d'un contre-scel appliqué au revers du sceau de l'abbé³. Le premier de ces contre-

¹ Ce sceau a déjà été publié dans les *Archives héraldiques suisses*, 1923, p. 146.

² Nous ne connaissons qu'un seul autre sceau d'abbé cistercien le montrant assis, c'est celui de Bartholomé, abbé de Morimond, de 1230. Au même acte (Hauterive V B 4) pend aussi le sceau circulaire de l'abbé de Cîteaux, qui y est représenté à mi-corps.

³ Cette particularité a été remarquée d'abord par M. Ilgen dans son ouvrage monumental sur les sceaux westphaliens, *Die Westfälischen Siegel des Mittelalters*, Heft III. *Die Siegel der geistlichen Corporationen und der Stifts-, Kloster- und Pfarr-Geistlichkeit*. Münster, 1889, p. 3.

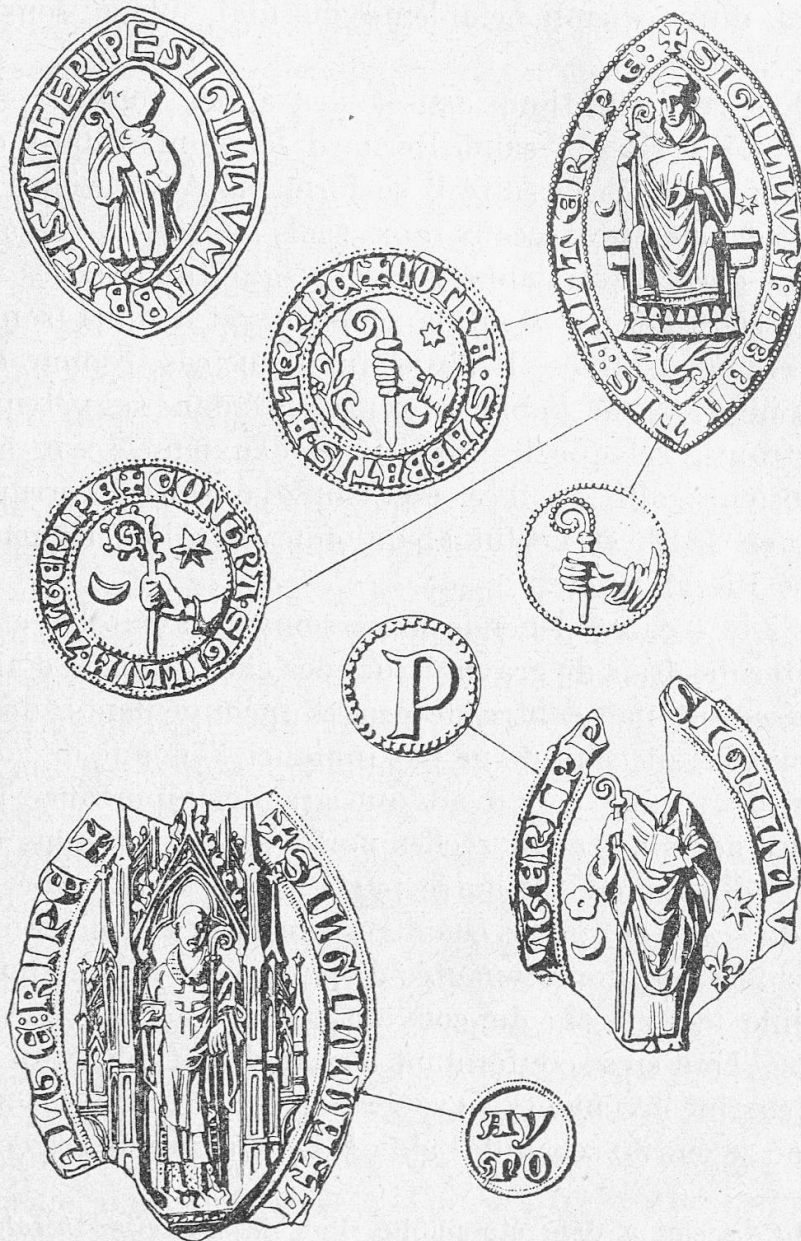


Fig. 2
1232

Fig. 4
1275

Fig. 3
1247

Fig. 5
12....

Fig. 8
1324

Fig. 6
1311

Fig. 9
Aymon de Dompierre
1330

Fig. 10
1330

Fig. 7
Pierre Rych, 1321

sceaux paraît en 1275, du temps de l'abbé Guy de Farvagny. Il porte la deuxième représentation permise dans les sceaux de l'ordre, *manum cum baculo*, avec, dans le champ, comme remplissage, une étoile, un croissant, et du feuillage (fig. 4). La légende est : CONTRASIGILLUM ABBATIS ALTERIPE. Un deuxième contre-scel du même type ne porte dans le champ que l'étoile et le croissant (fig. 5) ; nous l'attribuons à l'abbé Hugues Ramel ou à Hugues Collon, son successeur. Enfin le troisième (fig. 6), ne représentant que la main avec la crosse, sans légende, se rencontre de 1311 à 1319, sous l'abbé Ulrich de Lausanne. Ainsi, en faisant graver un nouveau contre-scel à chaque changement d'abbé, on fixait mieux l'époque de l'apposition du sceau, et en plaçant le contre-scel sous la garde d'un de ses membres le couvent se réservait la surveillance des actes passés par les abbés. En effet, il n'y a que des actes de propriété comme des ventes ou des échanges de terres et de revenus qui portent le sceau de l'abbé muni du contre-scel. La supposition que le contre-scel ait servi de petit sceau pour les affaires de moindre importance n'est pas prouvée. Nous n'avons jamais trouvé le contre-scel employé isolément dans les nombreux actes de maisons cisterciennes suisses que nous avons examinés, et M. Ilgen affirme la même chose pour les couvents westphaliens.

Sous Pierre Rych (1321-1329) nous trouvons un nouveau sceau d'abbé (fig. 7), représentant l'abbé de nouveau debout et accompagné d'une rose, d'un croissant, d'une étoile et d'une fleur de lis. Ces signes, tout en ayant chacun une signification symbolique bien connue, permettaient même à des analphabètes, de distinguer ce sceau des nombreux autres sceaux d'abbés plus ou moins semblables. Le seul exemplaire que nous connaissions est incomplet, mais ce qui en reste nous permet d'affirmer que la légende était SIGILLUM ABBATIS ALTERIPE, comme auparavant. En place de contre-scel il porte l'empreinte d'un petit signet (fig. 8), ne représentant que la lettre P, initiale

du nom de l'abbé. C'est ici encore un moyen d'établir l'identité de l'abbé, même dans les cas où il scellait seul, en dépit de l'impersonnalité rigoureusement prescrite pour le sceau même.

Est-ce que le couvent a usé de son côté d'un autre contre-scel sous Pierre Rych pour contre-sceller les actes le regardant ? Nous n'osons pas l'affirmer, faute de documents, mais cela nous paraît très probable.

L'abbé Aymon de Dompierre conserva les usages sigillaires de son prédécesseur. Il employa, en 1330, un sceau à légende impersonnelle (fig. 9), muni au revers d'un petit signet à son nom AYMO (fig. 10). Ce sceau mérite que nous l'examinions, car c'est le plus beau de notre série. L'abbé représenté a des proportions correctes, ce qui est assez rare. Ses vêtements, d'un travail admirable, tombent en plis gracieux. La niche, d'une belle sobriété de composition, témoigne non seulement d'une grande habileté de dessin mais encore d'une conception vraiment architecturale. C'est un sceau qui fait honneur et à l'artiste, malheureusement inconnu, qui l'exécuta et au prélat qui en fit la commande. Dans la légende on remarquera le mot SILGILLUM (sic), méprise du graveur.

L'année 1335 marque dans l'histoire de l'Ordre cistercien. La constitution donnée à l'Ordre le 12 juillet 1335 par le pape cistercien Boniface XII exerça une influence capitale, dont nous retrouvons des traces dans notre série de sceaux. Par l'article 9 de cette constitution le pape ordonna que l'abbé devrait désormais faire figurer son nom, sur le sceau, et Aymon de Dompierre se hâta de s'y conformer. Son deuxième sceau, apposé sur un document de cette même année 1335 qui se trouve aux Archives de l'Etat de Berne¹, nous permet, bien qu'il soit incomplet, d'en reconstituer sa légende comme suit : S. FRATRIS AYMONIS ABBATIS ALTERIPE (fig. 11). Ce fut désormais la formule la seule admise. Ce sceau, d'un excellent travail

¹ Interlaken 1335 Tag nach Gall (17 octobre).

aussi, est de la main d'un graveur dont nous avons plusieurs autres sceaux de dignitaires ecclésiastiques. Ils se remarquent tous par le décolleté un peu exagéré que ce graveur donne à ses personnages, d'ailleurs bien posés et bien drapés. L'architecture en est admirable. Aymon de Dompierre employa également le petit signet à son nom avec son nouveau sceau, mais nous ne trouvons plus l'emploi spécial du contre-scel dont nous avons parlé, et cela pour une bonne raison. Par cette même constitution de 1335, le pape ordonna que chaque couvent devait avoir un sceau à lui propre¹. L'omnipotence des abbés reçut de ce chef, une atteinte sérieuse. Aussi, voyons-nous un peu partout dans le monde cistercien les couvents se munir de sceaux, représentant tous la sainte Vierge, presque toujours assise sur un banc, tenant une fleur et souvent jouant avec l'Enfant sur ses genoux, ou debout à côté d'elle. On peut dire que les sceaux de couvents cisterciens, dont le plus grand nombre fut gravé à cette époque, mériteraient une étude d'ensemble.

Le sceau du couvent d'Hauterive (fig. 11) fut employé jusqu'à la suppression du monastère. La matrice fut alors vendue ou volée et passa dans la merveilleuse collection de sceaux-matrices de M. J. Charvet, de Mâcon. Celui-ci l'a publiée en 1873 sous le numéro 56 dans la description qu'il donna d'une partie de sa collection sous le nom fictif de collection de M. E. Dongé², tout en l'attribuant à tort à un couvent de clarisses du même nom en Languedoc, en la qualifiant, et avec raison, « d'un dessin pur et gracieux, exécuté par un burin habile ». La matrice paraît sous le numéro 1071 dans le catalogue de la vente Char-

¹ « *Quod quilibet conventus... habet proprium et speciale sigillum.* »

² J. Charvet, *Description des collections de Sceaux-Matrices de M. E. Dongé*. Paris 1883.



Fig. 11
Aymon de Dompierre, 1335

Fig. 12
Albert de Prez, 1337

Fig. 15
13...

Fig. 13
1337

Fig. 14
Jacques de Corpastour
13...

vet¹, puis dans le catalogue de vente J. Florange², pour passer enfin dans la collection de M. A. Blanchet, qui en en donnant une reproduction, dans le catalogue de sa collection³, nous a permis de l'identifier. La description de M. Blanchet continue : « Appendice en longueur, contourné, avec oreillette ajourée, en trèfle. Le sommet du type, perpendiculaire à l'appendice, est marqué par quatre points disposés en croix. » Ceci était pour indiquer le haut du sceau au scelleur.

Albert de Prez, abbé de 1337 à 1347, se servit d'un sceau du type de celui de ses prédécesseurs, mais moins bien fait (fig. 12). L'architecture est simplifiée, le champ du sceau garni de lobes fleuris. Nous croyons que ce sceau, avec son personnage d'une gaucherie très caractéristique, est de la main du graveur fribourgeois dont nous avons indiqué quelques travaux datant de 1312 à 1340 dans les *Archives Héraldiques Suisses* de 1923, p. 107. Albert, comme ses devanciers, utilisa un signet en contre-scel donnant les lettres ALBERT de son nom (fig. 13), bien que cette indication ne soit plus nécessaire depuis que le nom de l'abbé se trouve sur le sceau même. Mais probablement ce signet restait-il aux mains de l'abbé même, et lui donnait-il ainsi un contrôle sur le frère, son chancelier, qui maniait le grand sceau.

Le sceau de Jacques de Corpastour ressemble beaucoup à celui d'Albert, mais il est encore moins bien fait, et la représentation disproportionnée de l'abbé n'est sauvée que par une certaine vigueur du relief (fig. 14). Ici encore nous trouvons le signet aux lettres IA(cobus) (fig. 15).

Nous avons vu que depuis Aymon de Dompierre les sceaux des abbés diminuèrent de valeur artistique. Celui de

¹ *Collection Charvet, Médailles, Antiquités, Sceaux-Matrices.* Vente aux enchères publiques... le lundi 7 mai. Paris, 1883.

² Vente J. Florange, N° 9. Paris 1894.

³ Collections sigillographiques de MM. Gustave Schlumberger et Adrien Blanchet. Paris 1914.

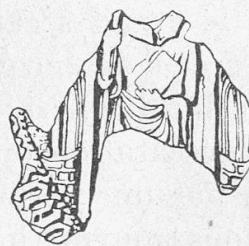


Fig. 16
Rodolphe de Blonay, 13....

Fig. 20
Jen Grosset, 13....

Fig. 18
1346

Fig. 17
Rodolphe de Blonay, 1346

Fig. 19
Nicolas de Bretigny
1383

Fig. 21
Conon de Treyvaux
1394

Rodolphe de Blonay frise presque la caricature (fig. 16). D'un genre très simple, ayant un air archaïque qui n'est dû qu'à l'incapacité du graveur, il est cependant remarquable par la forme de sa légende : SIGILLUM DOMINI RODULFI ABBATIS ALTERIPE. L'emploi du mot *dominus* s'explique par la haute naissance de Rodolphe. C'était depuis cent ans le premier, comme il fut le dernier membre d'une famille de dynastes paraissant dans la liste des abbés d'Hauterive. Mais si Rodolphe, en sa qualité de dynaste, avait bien droit au titre de *dominus*, ce mot détonnait terriblement dans le style d'un abbé cistercien. L'innovation doit avoir été très mal vue du chapitre général, et nous ne serons pas étonnés de voir le noble abbé changer de sceau déjà avant 1346 et s'y désigner sous la forme plus modeste et plus convenable de FRATRIS RODULPHI (fig. 17). Sans être un chef-d'œuvre, ce deuxième sceau est mieux fait que l'autre ; on y trouve parfois¹ un signet aux lettres R(o)D(olphe) (fig. 18), et avec l'abbé Rodolphe l'usage intéressant de ces signets paraît avoir pris fin.

Le sceau de Nicolas de Bretigny, de 1383, ressemble assez au précédent. Les pilastres d'une architecture asymétrique, deviennent massifs ; dans la légende nous notons un H curieux dans le mot NICHOLAI (fig. 19).

Nous n'avons qu'un seul exemplaire fragmentaire du sceau de Jean Grosset, provenant des archives de l'abbaye de la Fille-Dieu². Ce fragment (fig. 20) paraît indiquer une architecture très développée à multiples frontons ajourés.

De Conon de Treyvaux (1394 à 1404) il ne nous reste également qu'un fragment (fig. 21) ; l'architecture de la niche y repose sur un mur maçonné.

(A suivre)

¹ Archives de l'Etat de Berne, Greyerz 22 août 1368.

² Nous tenons à présenter nos remerciements respectueux à M^{me} la Très Révérende Abbessse de la Fille-Dieu pour la façon aussi aimable qu'hospitalière dont elle a bien voulu nous permettre d'examiner les chartes de l'abbaye.